

Au cou

Katherine Raymond

Numéro 156, hiver 2018

La petite a ses choses, il va falloir la surveiller

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87480ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Raymond, K. (2018). Au cou. *Moebius*, (156), 67–75.

AU COU

Katherine Raymond

Ce qui s'était mis à ramper, à guetter sous la surface au sortir de l'enfance, je l'ai longtemps cru, ne reviendrait pas.

Mon visage étreint par le vent chaud de l'été qui s'engouffre dans l'habitacle devrait être celui d'une jeune femme comblée. Celui, rassurant, de toutes les jeunes femmes. Un visage tourné vers le ciel. Les traits de l'enfance encore aisément reconnaissables.

La voiture quitte la ville pour les vacances, les mains de l'homme qui m'aime sur le volant ; mon premier roman vient tout juste de paraître. Tout porte à se réjouir, l'instant comme le calque d'un rêve. Le rétroviseur reflète le cliché : les cheveux fous, le laqué de la peau, le galbe encore juvénile des joues et du menton, en cambrure de pêche, et le large sourire entre le val coquin des fossettes.

Une jeune femme comblée. Son sourire imperturbable, une volonté d'ordre.

Je scrute un long moment mon image reflétée. De près, trop près sans doute. L'espace d'une seconde, elle sombre dans l'angle mort du visage. Mon souffle se serre, ma gorge

s'emplit de bourre, de mots. Un songe s'échappe, une fissure. Écrire un livre: rarement ai-je consacré autant de soin à mettre des mots ensemble. Rarement ai-je ressenti une aussi profonde envie de me taire.

Une déferlante de mots s'effritent au sortir de ma bouche trop étroite, restent pris dans le philtrum de mes lèvres en cœur. Trop de mots, dits en vain, mal dits; l'image se fronce. Un tremblement agite mes paupières, elles se plissent, cherchent à rétablir l'ordre. En une motion saccadée, elles se ferment – et lorsqu'elles s'ouvrent, les couleurs se réimpriment sur ma rétine, des couleurs fardées, des traits criards, des angles acérés. Il me semble qu'un pli se dessine à la commissure droite de mes lèvres, d'abord presque indiscernable, puis de plus en plus net. Un pli qui se creuse vers le sol, comme si mon visage était pris du besoin soudain de ramper. Une entaille, une tranchée défigure l'image.

La commissure droite de mes lèvres, sous le battement frénétique des paupières, se voûte.

Mon index cloué à la peau, son pouls strident tire contre mes lèvres puis relâche, implore, tire encore la peau jouxtant ma bouche vers ma tempe. Vers le ciel, échec. Ma peau inerte et ma bouche, toute la moitié droite de mon visage s'obstine dans la chute. S'affaisse vers le sol en un rictus de prosternation de plus en plus malveillant. Les muscles semblent se défaire sous mes doigts en masse de fibres visqueuses.

Des doigts plongés dans la vase d'un lac sans nom.

Là où baigne un souvenir d'enfance. Un instant, étrangement, de paix. Je pense au lac, à ce qui vit et meurt sous la surface: l'équilibre d'une nature lointaine, sans contrainte.

Je me rappelle alors le médecin, ce qu'il avait dit quand pour la première fois mon visage s'était affaissé : les récives sont rares, mais possibles.

Sous mes doigts, j'en suis à présent certaine, se recrée, se creuse le visage que j'ai trop bien connu, au sortir de l'enfance.

Les histoires, pour moi, commencent souvent par un bain de sang. Une violence que personne ne veut entendre de ma bouche. Mon joli visage et mon corps en travers. Peut-être, au fond, vaut-il mieux que mon visage s'affaisse enfin et pour de bon ? Pour vous et moi. Que la menace s'énonce au grand jour.

* * *

J'étais une enfant prédatrice. Cela ne m'avait jamais posé problème.

Mon territoire, c'était l'herbe entre les quatre grands chênes couverts de mousse. Autour de la maison, une nature clôturée, une rue tranquille pleine d'enfants qui jouent en cercle. Les échos de leurs rires me parvenaient, mais ne suscitaient aucune envie, car les branches, les feuilles, le lichen et moi en dévorions toute la substance dans la gaieté d'un grand banquet. Sans notion du temps, comme vivent les arbres ou les bêtes, pour rien. C'était bien assez de devoir me mêler à eux à l'école. Cet espace était le mien.

Parfois, un enfant curieux s'approche.

J'inspecte les alentours, écoute le bruissement des feuilles, laisse mon duvet noir se hérissier, le sang affluer dans mes avant-bras. J'empoigne, parmi mes jouets de fille, ceux qui fouettent : corde à danser, cloche-pied, élas-

tique. Une tension, à la fois morsure et caresse, me saisit entre la vulve et l’anus, croît dans l’attente. Le paroxysme arrive dans la réverbération stridente de mes attaques sur la peau. Le paroxysme de la marque rouge, du sang.

Avec le temps, la couleur pastel des cordages s’est recouverte de taches, de petites croûtes noirâtres, au point de disparaître. J’étais après chaque attaque plus seule, et grandie. Hirsute et sauvage. Parfaitement adaptée. Encore qu’une enfant. Un jour, on ne m’a plus crainte autant... Les angles saillants de l’ossature, visage et corps, se sont couverts d’une graisse douceuse. Bête curieuse, toujours farouche, mais curviligne. Un corps de petite fille velue qui pue la complaisance.

C’est là que l’incident s’est produit. Un enfant s’est approché. Un *garçon*.

Il s’élançait depuis son porche vers mon territoire, avide, une course parfaitement droite. Sa main déjà sûre me flairait entre les arbres, empoigne sous mon short ma fesse droite. La grâce de mon mouvement me laisse coite : en une décharge fluide, je le pousse en bas des trois grosses marches de béton. L’instant se suspend, je rêve de craquements sonores et définitifs. D’éclats d’os rompant la chair.

Au lieu de quoi il retombe indemne, avant d’émettre une sorte de vagissement. Le son du lâche mordu par l’animal taquiné de trop près. Un son atone et gangrené, mais qui, pour la foule rassemblée en un mur – cela m’échappe –, l’emporte sur mon indignation.

Les ongles manucurés de ma mère se serrent sur ma nuque. Au travers des canines que j’enfonçais dans ma lèvre jusqu’au sang, quelque chose se force un passage : mes excuses. Lui, pas. Mon ventre se tord, ça ne s’arrête plus. Dans les jours qui ont suivi, le sang est passé de ma bouche

à mon sexe. D'énormes caillots fétides. Une coagulation avariée des possibles. Pour moi, il ne faisait aucun doute qu'il y avait un rapport direct entre les deux. L'ourse, au zoo, est éternellement malade. Ma mère faisait elle aussi un lien de cause à effet, mais trop tard, il fallait d'urgence entrer dans le monde des femmes.

L'injonction de ce jour-là s'est très vite muée en litanie : être sympathique, avenante. Et dans ce monde nouveau, il y avait toujours quelqu'un, jamais d'arbre, pas même l'ombre d'un chêne. La lumière était sans cesse réfractée et parents, professeurs veillaient au grain, traquaient le nombre de mes échanges, de mes flirts. Pour la première fois, j'ai eu besoin du groupe, et, comme jamais auparavant, le groupe s'est saisi de chaque occasion de me répudier.

Et le sang, ce sang qui n'était plus jamais celui des autres.

Une fois saignée, inerte, il devenait possible d'apprendre à apprendre. Les angles de mon visage se sont initiés à la finesse, mes traits et les inflexions de ma voix se sont confondus en excuses, mes réparties se sont faites plus ténues, les mouvements de mon corps dans l'espace, plus calculés. Limés au point de rupture, ils suscitaient les égards des garçons et le respect forcé des filles. Le calme des adultes, enfin.

Il y avait là quelque chose de grisant. Contempler de l'extérieur la conversion, avec une fascination renouvelée, nourrie de sa passivité croissante. La consécration. Mais la nature ne se tait pas si aisément.

Un garçon s'est approché.

Le meneur de la meute de ceux qui me tourmentaient. J'avais entrepris de séduire ce garçon dont toutes rêvaient. J'ai ri à ses blagues, gorge offerte, même lorsqu'elles me

visaient de la manière la plus vile. Bientôt, il a voulu presser ses lèvres aux miennes. Il a voulu caresser mes seins au travers du tricot d'écolière, puis dessous. Il s'approche. Ses mains fouillent ma culotte. À l'arrêt d'autobus, je donne un spectacle, je laisse faire.

Il me suivra bientôt dans les bois.

Je l'ai défloré, ce sale petit con.

Dans la forêt attenante au quartier, j'ai vu son iris pâlir. Son air amusé, pseudo-mâle, se liquéfie sous la dangereuse cambrure de mon sexe sur le sien, le corps caverneux menaçant de se rompre. Son visage d'enfant souillé de morve, tordu par le son trop aigu de ses plaintes. Mon visage d'enfant aussi, son rictus fiévreux de triomphe, empourpré par le foutre rougi. Il ne m'est même pas venu à l'esprit que, moi aussi, je lui sacrifiais ma virginité.

Quelques jours plus tard, dans le miroir des vestiaires de l'école, un pli apparaît à la commissure droite de mes lèvres, d'abord presque indiscernable, puis de plus en plus net.

La moitié droite de ma bouche s'affale vers le sol. Chaque intervalle entre le battement des paupières, chaque nouveau doigt dressé découvre un visage plus vil. L'entaille se creuse. J'entends la clameur des moqueries. Ma bouche suinte, la salive entre mes lèvres ouvertes s'échappe le long du cou. Je courbe l'échine dans la plus illusoire des postures de reddition. Mes yeux sont rivés sur le labyrinthe de chaussures vernies autour de moi ; parmi elles, je reconnais de suite les siennes, crois sentir l'odeur aigrette de son foutre. L'odeur musquée du sang.

Ma joue droite s'affaisse elle aussi dans la honte de ma bouche, ma paupière se disloque. Ma vue se trouble, les visages se fondent autour de mon cou en un nœud de pendu. Les rires fusent, gras, visqueux, vomitifs. Me couvrent d'une masse épaisse et suffocante qui s'insinue dans ma bouche béante, vers ma gorge.

Un surveillant s'interpose, laisse échapper un cri, me sépare prestement du groupe. Des gestes brusques et paniqués, des gestes sanitaires devant l'éminence d'une contagion. On me transporte d'urgence à l'hôpital, je pense à une pandémie de petites filles monstres.

À l'éradication qui viendra.

C'est un oto-rhino-laryngologiste qui, très platement, met des mots sur ce qui était, pour moi, une manifestation évidente des luttes impures qui se perpétreraient en moi. La sentence est prononcée d'une voix empressée et sans appel: «C'est une paralysie de l'hémiface secondaire, due à une irritation du nerf facial. Traitable, d'origine virale. Le plus probable, dans votre cas, serait la réactivation du virus de la varicelle, fréquente à la puberté. Ou alors la contraction du virus de l'herpès en raison de votre contact sexuel récent.»

Sur une ligne du rapport, avant qu'il ne ferme le dossier d'un claquement de mains, je lis: «Paralysie de Bell.» Les lettres du diagnostic se disjoignent pour mieux tinter. *Paralysie de Bell, bells, cloches*, je ne crois pas au hasard. Les mots ne cèdent rien au hasard. Leurs cloches acérées sonnent comme un leitmotiv, celui de l'ordre.

Dans un vacarme d'images et de sons, je m'imagine devenir crotale, ornée de clochettes; je passe ma langue gourmande sur mes crochets arqués – mais l'image se

déchire. J'ouvre les yeux, je vois Sylvia Plath qui agite sa cloche de détresse depuis le grenier oublié de sa mère. Elle tinte, mais personne ne bouge. Puis, j'entends meugler. Un instant, tout paraît s'apaiser. Autour de moi, tout est vert de vie; la lumière, nourricière. Des génisses déambulent, elles broutent et meuglent, mais dans leur œil trop lisse, je vois un gouffre. Les meuglements se font plus inquiets, elles se mettent à courir, elles déboulent le long d'un pré, j'entends le tumulte des cloches. Elles s'étranglent, la cloche qu'elles portent au cou retenue, serrée par la main de l'homme qui les possède. Plus elles cherchent à fuir, plus l'air leur manque, le cordon serre leur cou et la cloche tinte toujours plus fort.

À mon tour, on me prend à la gorge: c'est mon reflet dans la porte vitrée de la salle d'examen. Un ruban multicolore autour des chairs étranglées, une bien jolie boucle. Une petite cloche au cou qui sonne l'alarme.

Mes gestes ornementés qui tintent, la petite fille monstre avec son visage défait.

*
* * *

Le paysage de la ville a cédé sa place aux arbres le long de la route. La voix de mon amant ne me parvient que par saccades, je ne sens plus sa main contre ma cuisse. Je sors la tête par la fenêtre, le vent fouette ma peau et mes sangs, hérisse le duvet pâle du visage. Je m'approche toujours plus près du rétroviseur: désormais, ma bouche affalée occupe presque la totalité du reflet. Dans le bas-ventre, une tension aiguë des muscles.

Le mal dans mon visage malade, la première fois, avait été rapidement éradiqué, sans doute le serait-il cette fois

aussi. Les antiviraux avaient assuré le retour à l'image, le retour de mon sourire imperturbable de jeune femme; tout ce qui se jette en travers des mots. Pour toute trace, un très léger pli persiste à la commissure droite de mes lèvres. Je vous imagine regarder mon visage sur la jaquette d'un livre, oublier mes phrases, scruter avec attention à la recherche du pli.

Et le rictus malveillant de ma bouche inerte se creuse.